

## **Des jardins suspendus aux camps de réfugiés**

Babylone est célèbre pour ses jardins suspendus, considérés comme l'une des sept merveilles du monde antique. Dans l'inconscient collectif, cette cité mésopotamienne évoque également le mythe de la Tour de Babel, selon lequel Dieu aurait puni les hommes en diversifiant leurs langages afin qu'ils ne puissent plus se comprendre. Ce n'est donc pas par hasard si le film éponyme de Youssef Chebbi, Ismaël et Ala Eddine Slim, exposant la construction et la déconstruction d'un camp de réfugiés, ne contient aucun sous-titre, ni indications spatio-temporelles. Ce procédé, qui à prime abord désoriente le spectateur et peut même le déranger, a pour effet de donner encore plus d'impact aux images et aux messages de ce documentaire remarquable. La barrière de la langue nous rapproche paradoxalement encore plus des réfugiés du camp et de leur vécu, en nous faisant expérimenter un des aspects auxquels ils sont confrontés durant l'intégralité de leur séjour : l'impossibilité ou la difficulté de communiquer avec les autres ethnies.

Les trois réalisateurs tunisiens surprennent aussi par leur choix de centrer leur travail non pas sur les réfugiés, mais sur l'espace même que ceux-ci investissent. Cet espace devient un personnage à part entière, qui nous raconte son histoire en cinq actes : le milieu naturel avant son occupation, l'installation du camp et de ses habitants, l'organisation de la vie quotidienne, l'apparition des tensions et la lassitude qui gagne progressivement le camp, ainsi que ce qu'il reste après le départ des réfugiés. L'accent est ainsi mis sur le caractère éphémère dont ne devrait jamais se départir un camp de réfugiés. Lieu de passage, sa population est presque toujours filmée en mouvement, en contraste avec les sublimes plans fixes du décor. L'esthétisme de la photographie est particulièrement recherché dans la scène où un drapeau rouge sang flotte au vent, qui siffle à nos oreilles, alors qu'en toile de fond se dessine l'ombre d'un char d'assaut sur un ciel asphalté bleuté.

L'absence de commentaire en voix-off, compensée par les bruits de la vie du camp, renforce encore l'impression d'être plongé au cœur de la fourmilière. Pourtant, alors que tous s'en retournent enfin vers de nouveaux horizons, nous demeurons en arrière pour assister au démontage du camp et au nettoyage du terrain. Le silence revient, ponctué par les tonalités émises par les camions-poubelles et autres pelleteuses mécaniques qui, bientôt, s'en iront à leur tour. Que restera-t-il alors ? La décharge de fortune, installée à proximité, ou le vent et le sable ? Ce qui est hélas certain, c'est qu'en un autre endroit, à un autre moment, le même cycle s'amorcera, et des milliers d'êtres humains seront déracinés brutalement de leur foyer et condamnés à vivre en exil. En cristallisant sur le vif ce phénomène, *Babylon* interpelle, et incarne comme rarement le « documentaire du réel ».

**Elise Gressot (Collège pour adultes Alice-Rivaz)**